



Nina Childress offre une *Dame after Clouet* inspirée d'un portrait par François Clouet (1520-1572).
ADAPOL, PARIS, 2025/ROMAN GARNAUD

Fabienne Verdier reprend l'Annonciation de l'atelier de Rogier Van der Weyden (XV^e siècle).
ADAPOL PARIS 2025/VINCE DIELLEMAN



La copie, de la fidélité au détournement

EXPOSITION Le Centre Pompidou-Metz a invité 100 artistes de toutes générations à donner leur version d'une œuvre de leur choix dans les collections du Louvre. Des relectures souvent passionnantes.

Metz (Moselle), envoyé spécial.

On les voit parfois çà et là dans les salles du Louvre, assis sagement devant leur chevalet. Il faut une autorisation, valable trois mois. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit avec la nouvelle exposition du Centre Pompidou-Metz, appelée « Copistes » (1), ouverte un mois à peine après celle consacrée à Maurizio Cattelan (2) avec 35 de ses œuvres et les 350 qu'il a choisies dans les collections du Centre Pompidou de Paris, la maison mère qui va entrer en travaux. Chiara Parisi, la directrice de l'établissement, et le

commissaire, Donatien Grau, ont demandé à 100 artistes, de toutes générations (de 20 à 99 ans), de réaliser leur « copie » d'une œuvre choisie au Louvre. Une coopération inédite.

Copier. Ce peut être simplement pour reproduire le plus fidèlement possible une œuvre que l'on aimerait avoir chez soi. Ce peut être pour en faire un métier. Il y a un marché de la copie qui n'a rien à voir avec le marché du faux. Ce peut être pour apprendre des peintres, qu'il s'agisse de leur manière aussi bien que des chemins sensibles qui ont été les leurs. De grands noms de la peinture ont fait de la copie au Louvre. D'autres l'ont fréquentée assidûment et s'en sont nourris. Un proche du jeune Picasso le décrit furétant dans ses salles « comme un chien de chasse ». On a le souvenir d'un petit vase grec avec des oiseaux modelés que Braque avait bien dû voir... Mais copier, c'est aussi s'emparer d'une œuvre, la faire parler autrement ou plus qu'elle ne semble dire, pour une autre œuvre, qui à la fois

s'en inspire et d'une certaine manière en divorce ou même la nie. Il y a une quinzaine d'années, l'exposition « Picasso et les maîtres », au Grand Palais, avait montré avec éclat comment il avait repris, réinterprété, on irait même jusqu'à dire volé ou disséqué Velazquez, Delacroix, Manet...

« PERTURBER LA CANONICITÉ ET LA TRADITION »

« Autant qu'il y a d'artistes originaux », écrivait Proust dans le dernier volume de la Recherche, le Temps retrouvé, « autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini ». On a ici plusieurs versions de la Liberté guidant le peuple (1830), l'œuvre universellement connue de Delacroix. Agnès Thurnauer a inscrit la figure centrale dans les interstices d'un texte de l'écrivaine Monique Wittig, figure majeure du féminisme, Georges Adéagbo reprend le tableau dans un petit format placé à côté du portrait, par Marie-Guillemine Benoist, de Madeleine, la servante de la famille à la fin du XVIII^e siècle, seul portrait de femme noire au Louvre, repris ici par plusieurs autres artistes. Bertrand Lavier n'a gardé sur une grande toile entièrement bleue que les armes des insurgés qui y sont accrochées, de vraies armes qu'il a lui-même trouvées chez un antiquaire...

La relecture des œuvres peut être aussi un retournement. Madeleine Roger-Lacan, qui a repris le Bain turc, d'Ingres (1862), a remplacé, comme l'avait déjà fait Sylvia Sleigh en 1973, les corps de femmes par des corps d'hommes. Dans la reprise par Neila Czernak Ichi de Roger délivrant Angélique (1819), d'Ingres encore, c'est Angélique qui tient la lance... Nina Childress a repris la dame de Châteaubrun de l'atelier de François Clouet (1563) pour en faire « une dame lambda de la Renaissance » en utilisant, c'est la singularité de son travail, des pigments qui changent de teinte quand on se déplace.

La Liberté guidant le peuple se retrouve dans un texte de Monique Wittig, devient un petit format ou une œuvre conceptuelle.

Certains, certaines artistes, note l'une des essayistes du catalogue, Sophie Bernal, « s'emparent de la copie, de la réactivation ou encore du remake comme d'un levier de résistance, notamment vis-à-vis du musée ». Elle cite ainsi l'historienne de l'art Griselda Pollock, pour qui les interventions féministes – mais on pourrait dire aussi antiracistes – « doivent per-

turber la canonicité et la tradition en présentant le passé non comme flux ou évolution, mais comme conflit, politique ou lutte sur le champ de bataille de la représentation pour le pouvoir dans les relations structurelles que nous appelons la classe, le genre ou la race ». Un propos on ne peut plus actuel, présent sous des formes diverses dans nombre d'œuvres. Pour autant, les quêtes plastiques n'en sont pas exclues. On pense à la reprise en très gros plan par Y. Z. Kami des mains jointes du chancelier Rolin dans le tableau de Van Eyck, qui le représente en prière face à la Vierge (la Vierge et l'Enfant au chancelier Rolin, 1400-1450). Ou encore à la magnifique reprise par Fabienne Verdier de l'Annonciation de l'atelier de Rogier van der Weyden (XV^e siècle), nous offrant en son centre une magnifique ouverture sur le bleu du ciel entre le traitement emporté d'une figure abstraite évoquant l'ange du tableau et de l'autre côté un rouge sang profond... L'artiste cite un critique, Jean Frémon : « Nous nous efforçons naïvement de faire parler les tableaux, nous avons tort (...) C'est par ce qu'ils ne disent pas mais que nous sentons qu'ils recèlent, sans être pour autant capables de le définir, que leur pouvoir sur nous s'affirme et dure. » ■

MAURICE ULRICH

(1) Jusqu'au 2 février 2026, au Centre Pompidou-Metz.
Catalogue Copistes édité par le Centre Pompidou-Metz, 512 pages, 25 euros.
(2) « Dimanche sans fin » jusqu'au 2 février 2027.

Naoki Urasawa, mangaka prolifique aux sombres contes

MANGA Pluto, Monster, 20th Century Boys, Asadora !... Ces œuvres rencontrent un fort succès depuis quarante ans. Leur auteur est à l'honneur des Rendez-vous de la BD d'Amiens.

Amiens (Somme), envoyée spéciale.

Dans le monde du manga, la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre : Naoki Urasawa foulerait le sol français pour les Rendez-vous de la BD d'Amiens. Un mois avant, les attachées de presse avaient déjà recueilli une cinquantaine de questions à valider et traduire au Japon, excluant même d'office des références à certaines séries du créateur culte. Une histoire de droits, murmuraient-on en coulisse.

De même, les dédicaces ne pourraient concerner que trois titres, et les inscriptions par tirage au sort à la master class furent vite closes en amont. Quant aux deux expositions phares du festival, « Naoki Urasawa, un talent monstre » et « Auteur en séries », elles ont, elles aussi, été scrutées de près, malgré les 10 000 km qui séparent le pays du Matin-Calmé de la France bérétaguette. On s'attendait donc à une rencontre guidée et fermée. Le maître du suspense a réussi en outre à nous surprendre.

De son univers glauque alternant horizon apocalyptique, pouvoir corrompu et tueurs en série, le mangaka de 65 ans s'est

amusé. « J'ai l'impression de faire des œuvres d'humour, mais on ne me croit pas ! » s'est étonné ce fan des frères Coen, les déjantés réalisateurs américains.

Aux protagonistes empathiques, souvent héros malgré eux, l'auteur préfère leurs antagonistes plus troubles, plus complexes, « plus importants ». Ses histoires le pénètrent intimement : « La scénarisation de Monster a été la plus pénible à écrire. Dans mon atelier, je voyais apparaître plein de cadavres. Sur les photos prises à l'époque, mon corps était gonflé, je n'avais plus de défenses physiques. Le personnage de Johann à ce moment-là était terrifiant. »

ADMIREUR D'HITCHCOCK

Pour « casser la routine » de longues séries en 20 tomes, le mangaka travaille en parallèle sur des histoires courtes. À l'image de son modèle Osamu Tezuka, le père d'Astro Boy, auquel son Pluto fait référence, Naoki Urasawa enchaîne jusqu'à 140 planches par mois, « quand Tezuka en dessinait 600, c'est incomparable », s'empresse-t-il d'ajouter.

Ce boulimique de la case croque aussi des concerts pour des revues, quand il ne compose pas ses propres morceaux musicaux,

écho à ses œuvres graphiques. Le stakhanoviste aime aussi transmettre et anime sur la télévision nationale NHK, une émission dédiée à son art où interviennent ses contemporains, comme Inio Asano ou Shigeru Mizuki. « Quand je conçois un personnage, il ne m'appartient déjà plus, admet le dessinateur, souvent emporté par sa narration. Quand les personnages n'écoulent plus, n'obéissent pas à l'auteur, ils deviennent intéressants », disserte cet admirateur d'Hitchcock.

Il aime perdre le fil de sa propre histoire et découvrir une fin inattendue. Son sourire d'enfant suffit à nous en convaincre. La veille de l'inauguration, c'est un Naoki Urasawa gamin qui avait franchi le seuil de la « base secrète », la cabane des garnements de 20th Century Boys, reconstituée pour l'exposition. Sa propre enfance montée sur bois et feuillage. Le commissaire d'exposition assure qu'il ne voulait plus en sortir. ■

KAREN JANSSELME

Les Rendez-vous de la bande dessinée d'Amiens (rdvbdamiens.com), jusqu'au 22 juin.
Vient de paraître : Asadora !, volume 9, éditions Kana.



Une planche du dernier volume de la série Asadora ! 2025 NAOKI URASAWA